

Entrevue avec Michèle Trottier et sa grand-mère.

G.M. Quelles questions tu veux me poser?

M.T. Il va commencer avec moi pis après ça il va faire vos questions à vous. Vous allez avoir le temps de vous habituer.

Quand vous êtes arrivée, les raisons pourquoi vous êtes ici, tout ça, on va parler de ça tantôt.

G.M. O.K., O.K.

Entre autres une affaire qu'on voulait savoir nous, c'est le nombre de francophones qu'il y a ici au nord de l'Ontario. Comment ce qui en a Michèle?

M.T. Dans la région ici?

Oui.

Mon doux, c'est 19 à 20,000, ça c'est dans la région de ~~West~~ ... dans la région, tout le nord, si tu veux prendre Northbay pis Southbury, Temans, tout ça là, là je sais seulement le pourcentage, à peu près, dans le comté de Cochran Témiscamingue, c'est 48% de la population, quand t'arrives avec Southbury pis Northbay là ça va faire 30% de la population qui est francophone.

Pis ici dans la région ici?

Dans la région ici, y a à peu près 75% de la population qui est francophone.

Mais comment ça se fait qui a du monde qui parle français ici dans le nord de l'Ontario?

Bin, Parce qu'on s'est établi ici. Dans les années 1910 là, assez tard là, comme 1917 1918, y avait eu, le gouvernement de l'Ontario avait fait une campagne en Europe pour avoir des néo-canadiens, pour peupler le nord quand ils ont découvert les richesses naturelles du nord, mais en même temps y avait des prêtres colonisateurs qui étaient venus ici, puis y avait une revue qui était publiée aussi, je suis pas sûre du nom, il me semble que c'était "La voie nationale", puis là ils faisaient beaucoup de recrutement, dépendant des curés, pis c'est des curés qui étaient des vrais pères colonisateurs là, pis comme y avait beaucoup de chômage au Québec, pis qui avait un manque de terres bin les gens sont venus s'établir ici. Puis les prêtres colonisateurs disaient que c'était une extension naturelle du Québec. Pis c'était facile pour les gens d'y croire parce que quand ils s'en venaient ici, c'était français partout alors ils se sentaient chez eux, ils se sentaient au Québec, en Ontario mais au Québec un peu dans les deux. Moonbeen pis Fauqué ont été colonisés avant Capusque'sing , puis entièrement par des francophones, avant Capusque'sing aussi. Pis Vallita, Hartey, Opassatica, Amatesse, Hurst, ça y avait des néo-canadiens là, y avait beaucoup de polonais, d'allemands. Mais les canadiens français sont arrivés quand même, se sont établis, pis avec la crise économique, avec la guerre, pis toutes sortes d'évènements comme ça, les néo-canadiens ont quittés, ont été dans le sud ou bien dans l'ouest, mais sont pas restés. Alors après une vingtaine d'années là, y en restait pus, il restait des canadiens français. Y a par exemple quelques familles, comme

...

C'est-tu vrai que ça c'est passé un peu comme a dit Michèle?

G.M. C'est justement ça, parce que moi je suis arrivée, je suis venue ici moi, Jacques a 56, Jacques avait pas un an.

Ca c'est son père à elle. Moi je parlais dans des belles paroisses, St-Félicien.

C'est où ça St-Félicien?

Ca c'est dans le comté Lac St-Jean. Et puis étant donné que j'avais pas connu ce que c'était que le bois, les shacks; premièrement j'avais été élevée dans une grande famille, mais mon père était à l'aise, c'était des cultivateurs mais on était très à l'aise, alors j'ai trouvé ça tellement, au bout d'un an je me suis enretournée, au Lac St-Jean.

Vous êtes venue ici un an pis vous êtes retournée?

Oui Monsieur.

Vous trouviez ça trop dur?

Bin on était pauvre pis y avait pas; j'avais un mari qui était bien instruit d'abord, y avait fait 11 ans de séminaire à Chicoutimi, mon mari, mais son idée était de suivre son père, mais une femme voyez-vous on peut pas toujours, alors je l'ai suivi mais quand j'ai dit je m'en retourne, y était d'accord, on s'est^{en} retourné, pis après ça bin on a été là pendant plusieurs années, ensuite bin il faisait de l'assurance, ensuite il s'est mis dans un

Vous avez trouvé ça difficile de vivre^{-vous adapter-} ici au nord de l'Ontario?

Bin difficile, j'ai pleuré dans bin des places. Vous savez quand on a pas connu.

M.T. T'arrivais ici là dans des petites maisons.

G.M. Dans des petits shacks là, vous savez là, quand on a jamais vu ça, pas d'eau, rien de commodités, tu gelais en plein jour, tout gelait dans maison, c'est pour ça qu'on s'est conservé, c'est parce qu'on était tout gelé, alors on pouvait pas vieillir hein.

Mais si les conditions étaient assez difficiles Michèle, en venant ici, pourquoi les gens quittaient le Québec pis y étaient quand même un petit peu à l'aise?

M.T. Bin, y a différentes raisons là; ma grand-mère est devenue veuve ici

G.M. Bin ça faisait cinq ans. Pour la deuxième fois ça? quand je suis remontée là, mon mari s'est mis en affaires, ça pas été comme il voulait, ses parents résidaient ici dans Wounbeen en Ontario, pis, on va retourner. Que voulez-vous quand on a quatre enfants, faut bin suivre, c'était pas dans la règle d'aujourd'hui de dire: je me sépare. Je me suis dit: O.K. ... je vais retourner,, pis je suis devenue veuve au bout de cinq ans.

M.T. Pis là, y avait des pensions ici en Ontario, pis y en avait pas au Québec.

G.M. Dans province de Québec y en a, mais était établie dans l'Ontario, non pas dans Québec. Quand bin même qu'aurait été établie dans Québec, fallait résider un an dans Québec avant de l'avoir; moi j'avais sept enfants quand je suis venue veuve la première fois, j'étais enceinte d'un septième, je l'avais même pas encore.

M.T. Y a d'autres personnes qui restaient par goût d'aventure je pense. Mon grand-père maternel, qui est venu ici, lui il est retourné au lac St-Jean pour un an, pour lui c'était trop civi-

lisé ça, c'était trop calme, trop rangé, pis y est revenu dans le nord parce que y avait de l'aventure ici. Y a des gens qui aimaient le nord, ils aimaient la mentalité. Parce que ils reproduisaient aussi dans leur village des conditions, à Moonbean. y avait beaucoup beaucoup de gens du Lac St-Jean, y avait ma grand-mère,, mon grand-père maternel et son cousin aussi, pis y avait un autre de leur cousin qui était venu à Lodor.

Tsé, là ils se retrouvaient comme en famille pis, même si c'était difficile ici, y en avait d'autres, pour d'autres, y en avait que c'était pour le goût de l'aventure, y en avait d'autres qui étaient pas aussi bien installés au Québec, ou si ils voulaient retourner, y avait pas de terres, y avait pas d'endroits. Ceux qui ont quittés, y ont quittés je pense pour aller aux Etats-Unis; sont retournés une secousse au Québec pis ensuite sont retournés aux Etats-Unis. Mais moi je pense que le goût du nord l'a, y a des gens qui l'ont pris même si ils ont trouvé ça difficile initialement. Mon grand-père maternel quand il est arrivé à Moonbean, c'était au mois de juin, en 1918, pis le premier soir, y avait 18 ans, il dit que si y avait eu un autre train il serait reparti parce qu'il s'est fait mangé par les mouches noires, c'tait pas croyable. Ça y en avait hein parce que c'était pas défriché. Mais les gens restaient, je pense, soit par goût ou parce qu'y étaient obligés.

G.M. Y avait aussi l'ouvrage du bois. Y avaient beaucoup de gars, ils coupaient du bois hein, c'était l'avantage pour faire de l'argent principalement.

C'est ça que je voulais demandé. A cette époque-là, la plupart des gens qui ont immigré ici, travaillaient dans des camps hein?

G.M. Dans des camps pour gagner leur vie quoi. C'était pas la culture, y en avait pas dans le moment. Y en avait toujours,

mais c'était pas des cultivateurs, pour faire vivre une famille, alors ils coupaient du bois, ils vendaient le bois à la compagnie.

M.T. C'était pas défriché?

G.M. C'était pas défriché non.

M.T. Mais ils avaient le droit, le gouvernement leur donnait le droit de couper, les droits de coupe. Pis avec ça ils pouvaient augmenter leur revenu familial. Y a aussi c'est sûr, des gens qui venaient ici parce que ils venaient pour cinq, six ans, pour faire de l'argent pis ensuite avec l'idée de retourner au Québec. Mais finalement ils s'installaient pis ça améliorait, les choses améliorait beaucoup, pis ils sont restés. Y a des gens qui sont venus aussi parce qu'y avait, y avaient fait des, pris des risques dans le monde des affaires au Québec, pis ça avait pas marché, pis y avaient perdu de l'argent, pis y avaient l'impression d'avoir perdu leur réputation ou d'avoir eu des, perdu la confiance des gens donc, ils venaient s'établir ici, ils pouvaient recommencer un autre marché, un autre commerce.

Y a des gens qui ont recommencé leur vie ici.

...

Alors toutes sortes de raisons comme ça qui fait que les gens sont restés.

Mais ils avaient des difficultés du fait qu'ils étaient francophones? Quand même c'était une autre province, un autre pays quasiment.

M.T. Bin, quand ils sont arrivés au début, ils travaillaient sur leurs terres, ils coupaient du bois mais ils coupaient du bois surtout à travers des jobeurs, qu'ils appelaient hein. Ca c'était des francophones, c'est généralement un marchand, puis

lui achetait le droit de coupe des fermiers, pis ensuite là y avait un camp où on coupait le bois, un camp de bûcherons, alors là c'était toutes des francophones. Ensuite lui vendait à la compagnie le bois. Pis ici, entre la ville de Capusquésing pis la bureaucratie du moulin et les villages francophones à l'extérieur, y avait presque aucune communication. Quand y ont ouvert le moulin, y ont toutes fait venir les cadres du sud de l'Ontario.

Quel moulin?

Le **Spruce Falls**, Kimberly Clark, oui, à Capusquésing. Pis les gens, y ont fait venir des francophones aussi pour travailler comme millwright, pis du travail ordinaire, mais ça y ont été faire le recrutement dans la région de Gatineau pis de Hawksbury, alors c'était des gens qui étaient déjà passablement habitués aux anglophones, travailler pour des anglophones. Les gens des villages avaient presque pas de contact en réalité avec le moulin. C'est dans les années '40, quand ils ont agrandi le moulin, y ont commencé à faire du papier journal, peut-être un petit peu avant là je suis pas trop sûre, là y ont commencé à embaucher plus de gens pis graduellement y ont ouvert des camps de bûcherons eux-mêmes là, mais même dans les camps de bûcherons y avait besoin des travailleurs francophones, alors là y avait beaucoup plus de français. Pour les gens de Moonbeem pis Fauqué pis Valerite, y était pas question d'aller ^{travailler} pour la **Spruce Falls**, dans le moulin même à ce moment-là, ça c'est dernièrement.

Tu parlais des contremaîtres, des cadres. Où ils les avaient recrutés?

Les ingénieurs pis ces choses-là, ça c'était des anglophones du sud de l'Ontario. Pis pour les recruter on leur avait cons-

truit un centre communautaire, un hôpital, une église, une école, toutes avec la même sorte de briques d'ailleurs, pour être sûr que les gens puissent identifier ça visuellement, que ça c'était

à eux-autres, c'était un hôpital privé; le centre communautaire y avait une bibliothèque là-dedans, des grandes salles, toutes sortes de choses là, mais c'était tout simplement pour les cadres du moulin, les employés aussi, mais les gens qui travaillaient dans le bois étaient pas considérés des employés à ce niveau-là, comme y avaient pas accès à ces choses-là, ça c'était les francophones.

C'est ça qui fait qu'il y a un quartier beaucoup plus à l'aise, plus riche que les autres autour de la rivière ici?

Oui parce qu'on leur construisait des maisons, qu'ils pouvaient, bon au début ils vivaient dans les maisons, ils payaient un loyer très très modique, ensuite on leur a vendu leurs maisons à un prix très très bas. Y avait déjà des anglophones qui demeureraient ici, qui étaient venus ici pour, y avait un camp de prisonniers allemands, y avait la ferme expérimentale, y avait eu la construction du chemin de fer, pis y était resté ici des gens, des anglophones, qui étaient des écossais surtout. Pis ils se sentaient réellement minoritaires parce qu'ils l'étaient à ce moment-là, y étaient submergés dans les villages francophones. Pis c'était aussi des presbytériens pis des orangistes, pis les lodge là étaient très très fortes. Quand y ont décidé d'ouvrir un moulin ici, y ont tout de suite embauché ces gens-là, puisque y étaient de la même langue, pis toutes sortes d'affaires, pis là y ont fait venir les cadres de l'extérieur, pis il s'est développé un esprit très fermé tsé, parce que pour commencer les gens qui avaient été minoritaires, les anglophones qui avaient été minoritaires avant, pis qui avaient pas de prestige parce qu'à ce moment-là y avait pas d'emplois prestigieux, se sont soudainement retrouvés comme contremaîtres, pis ils se sentaient

beaucoup plus proches des cadres, comme les ingénieurs pis les administrateurs qui étaient venus du sud de l'ontario. Alors ils se sont organisés pour garder un contrôle très très sévère là sur toutes les institutions qu'y avaient mis sur pied. Par exemple, le conseil municipal, pendant quelque chose comme trente années, c'était le gérant du moulin qui était le maire de la ville, pis y avait juste des anglophones sur le conseil municipal.

...

Alors revenons à ce que tu disais tantôt à propos de la ville de Capusquésing, comment s'est construite la ville elle-même pis les services offerts aux citoyens, se sont développés en fonction des intérêts de la compagnie?

Oui. Les gens ici vont se dire: la compagnie c'est une bonne compagnie, c'est Uncle Spruce, pis si c'était pas de la compagnie

Comment ils disent ça?

Uncle Spruce, c'est se moquer de l'expression américaine "Uncle Sam" là, bin Uncle Spruce c'est la bonne compagnie paternaliste là, qui nous a donné toutes ces choses-là. Y ont très peu de critique face à la compagnie parce que pour eux-autres si y avait pas cette compagnie-là ici, y aurait pas de ville ici, y aurait pas de ville, y aurait rien. Alors, je sais pas, moi personnellement j'avais plus tendance à être critique face à la compagnie parce que si la compagnie avait pas de profits ici, ils seraient pas ici, ils donnent pas les services qu'ils donnent par générosité, c'est tout simplement parce que c'était nécessaire si ils voulaient avoir des gens pour travailler dans leur industrie. Mais l'attitude dans la région c'est très reconnaissante face à la compagnie de Spruce.

Ils se rendent pas compte que c'est eux qui l'ont fait marcher la compagnie aussi, c'est grâce à eux si cette industrie-là a prospéré.

Oui. Pis je pense que si la mentalité des francophones de la région est tellement minoritaire c'est en grande partie à cause du rôle qu'a joué la compagnie; parce que, par exemple, y avait un médecin francophone, le docteur Souçi qui restait à Moonbeen, parce que c'était un médecin francophone et catholique, y avait un médecin ici aussi, y avait pas accès à l'hôpital, il fallait, donc, y avait des maisons à Moonbeen, parce que lui demeurait à Moonbeen, y avait des maisons où les gens allaient, ses patients à lui allaient là, comme par exemple pour accoucher. D'ailleurs ma grand-mère a eut une maison, où elle était sage-femme finalement, parce que y accueillait

G.M. Y accouchait les femmes pis nous-autres on en prenait soin. Mais une fois que la compagnie a eut vendu à la ville, là y a été admis à l'hôpital de Capusquésing.

Avant ça les francophones pouvaient pas aller à l'hôpital?

Bin c'est-à-dire que y était un temps que c'était seulement les employés qui avaient le droit de rentrer à l'hôpital, de la compagnie, autrement pas les employés, vous entreriez pas; parce que quand mon mari a été opéré ça fait 30 ans, a fallut, pis c'était urgent, y a fallut payé avant de rentrer, parce que c'était un cas en (achevait), autrement non, c'était ça.

M.T. Les gens allaient se faire soigner à Cochran plutôt parce que y avait pas accès à l'hôpital ici.

G.M. Prend ton père, y a été opéré à Hurst y avait 13 ans, euh c'est-à-dire à Cochran, y avait juste 13 ans, ici ils l'acceptaient pas.

Est-ce que ça prit du temps que les francophones aient des services?

M.T. Bin quand y a commencé à avoir plus d'employés francophones à l'intérieur du moulin, c'est seulement dans les années '60 que l'hôpital est devenu un hôpital public. Mais y a eu une période où ils étaient de plus en plus flexibles, ils laissaient de plus en plus de gens venir même si c'était pas des employés pis des choses comme ça; alors y a eu une période de transition où ils sont devenus plus flexibles. Pis ensuite, quand la compagnie a commencé à avoir moins de profits, pis que la municipalité était mieux organisée, des choses comme ça, y ont commencé à se débarasser des choses qui avaient: le centre communautaire a été vendu à la municipalité pour servir de hôtel de ville; le parc qui est tout autour de la rivière le long de la baie, ça ça appartenait à la compagnie pis c'était entretenu par la compagnie, ça ça été donné à la municipalité, parce que ça leur enlevait tous les coûts d'entretien; l'hôpital a été transféré à une corporation publique; la Inn, qui est l'hôtel qui recevait tous les invités de la compagnie, pis les célibataires qui travaillaient là, des choses comme ça, ça ca été vendu à des individus qui en ont fait un hôtel public là; le terrain de golf a été transféré à un club, pour presque rien; les gens trouvent ça extrêmement généreux de la part de la compagnie, y ont vendu leur centre communautaire pour un dollar par exemple, mais ça leur enlevait tout le coût d'entretien, tout le coût des taxes. Pis à ce moment-là, bin l'hôpital est devenu une institution publique, sauf que t'as toute, les gens qui sont là là, pis ça fait 20 ans pis 25 ans bin ce sont des gens qui ont été habitués de fonctionner en anglais; jusque y a 15, 20 ans, y embauchait pas de françaises à l'hôpital comme infirmières. Je me souviens de la première infirmière qui a été embauchée, francophone là, bin c'était une de mes amies, c'était la première fois que ça arrivait. Bin ça représente la mentalité, donc les francophones considèrent par exemple les

soins hospitaliers comme des privilèges, pas comme des droits mais comme des privilèges. La politique municipale est toujours restée dans les mains des anglais, là ça change mais graduellement.

Mais est-ce que ici les francophones peuvent travailler dans leur langue?

Pas si ils travaillent au moulin, pas si ils travaillent au moulin, ils travaillent en anglais au moulin.

G.M. Ah oui. Même sur les municipalités ça se fait toute sur l'anglais. Tu prends ton père quand il travaillait pour la ville, toute se faisait sur l'anglais, y a travaillé 17 ans pour la ville de Capusquésing, pis c'était toute sur l'anglais.

M.T. Y a les petites municipalités environnantes qui travaillent en français, y a à Hurst évidemment des industries qui sont des industries dans les mains des francophones, ça travaille en français, y a des petites industries de bois, les marchands c'est presque entièrement français, donc leur personnel est presque entièrement français. Mais à la Sprucefalls, les gens le parlaient pas, je pourrais pas affirmer catégoriquement qu'ils l'avaient interdit, mais c'est que les contremaître étaient anglais, pis y embauchait pas des gens qui parlaient pas anglais, si tu parlais pas du tout anglais tu pouvais pas aller travailler au moulin si tu parlais pas du tout anglais. Pis à un moment donné y ont faite une réorganisation de l'administration du moulin, pis c'est un monsieur Ashby qui est venu, pis y avait travaillé en France lui pour la même compagnie mais en France, et puis lui a fait un grand changement, il parlait français aux hommes pis lui y arrivait pis y avait trois français pis un anglais pis il parlait aux français en français, pis les hommes étaient tous découragés de ça, qu'est-ce que ça veut dire qui, devant un anglais, il leur parlait français. Puis tu vas voir

des français là, qui sont à l'hôtel, prendre une bière après le travail pis qui sont tous des français ensemble, pis ils vont parler français quand ils vont parler de la chasse pis de la pêche, pis de leur char, ils vont parler du char pis des "tires" mais quand même ça va être en français, ils vont se mettre à parler de leur travail ils vont changer à l'anglais, ils vont se mettre à parler anglais. L'identification pour eux-autres avec le travail c'est l'anglais.

On vit en français pis on travaille en anglais.

Oui.

Ca vous fait rire?

G.M. Oui c'est vrai ça.

Par exemple, toi, est-tu allé à l'école en français Michèle?

Oui, moi j'ai été; bon on a tous, on a les écoles primaires françaises, jusqu'à la huitième année. Quand moi j'étais pour aller à l'école secondaire, y avait pas d'école secondaire publique, mais on avait des religieuses, des congrégations religieuses qui avaient des couvents où tu pouvais être interne, puis ici y avait l'académie qui était une école catholique française, mais seulement externe. Alors moi je suis venue ici, ensuite j'ai été à l'école normale en français. Alors moi j'ai fait mon éducation en français. Maintenant y a l'école secondaire de langue française.

Mais en général en Ontario est-ce qu'un franco-ontarien peut faire son éducation en français?

Si tu demeures dans le nord pis dans l'est de la province, oui. Si il demeure dans le sud, ça dépend quelle région du sud il demeure. Mais ce qui arrive dans bien des régions, mais si c'est une école secondaire française, ça parle seulement anglais dans les passages, les corridors, même dans des classes sont obligés d'obliger les élèves à parler français. Mais ça ça se voit pas dans la région ici. Dans mon travail moi je vois souvent des gens, je sers un peu comme personne ressource pour les gens qui viennent de l'extérieur, qui viennent visiter, pis chaque fois que je les apporte visiter l'école secondaire ici là, je les accompagne, la première chose ils sont toujours surpris qui entendent pas d'anglais dans les passages de l'école, les jeunes dans les corridors, dehors, dans le gymnase, partout, parlent seulement français. Nos jeunes sont renommés aussi quand ils vont à l'université, euh quand ils vont par exemple à Sudbury au collège King.Brian ou au collège algonquin à Ottawa, d'après les enseignants de ces institutions-là me disent: on peut les remarquer parce que c'est eux-autres qui parlent français partout. Mais je pense que y en a quand même plusieurs qui choisissent d'aller dans le sud de la province, puis généralement ceux-là parlent de moins en moins le français.

Comment tu te définis toi? Est-ce que tu te définis comme une franco-ontarienne? une ontarienne? une canadienne? une québécoise?

Je suppose que, je me sens un peu comme la Sagouine là, bin elle a savait par exemple ce qu'elle était, moi je le sais pas. Je pense qu'il faut que je dise que je suis franco-ontarienne parce que moi j'ai vécu toute ma vie dans le nord de l'Ontario, ça m'appartient, c'est mon pays, je me sens pas aucune identification avec le sud de l'Ontario là, ça c'est un monde à part, mais le nord de l'Ontario, géographiquement pis le monde qui vit ici, j'aime, pis c'est moi, mais je me sens pas ddu tout comme canadienne-française, ça fait longtemps de ça. Quand j'étais jeune, j'avais le rêve d'un Canada bilingue, d'une mer à l'au-

tre, pis Monsieur Trudeau ça c'était l'exemple parfait de ce que pouvait être le Canada. Mais depuis ce temps-là, je me sens sans pays parce que je me sens pas vraiment québécoise, mais je pense que le Québec a fait un cheminement que nous autres on a pas pu faire, on peut pas faire, parce qu'on a pas les mêmes ressources, on a pas de frontières, pis j'ai l'impression que si j'allais vivre au Québec j'aurais de la difficulté à m'adapter au Québec; mais je me sens sans pays, comme francophone hors Québec, j'ai plus de place. Dans mon travail je me bats pour qu'on ait une place, pis si j'avais complètement abandonné sur le Canada je ferais pas le travail que j'ai fait là, mais tous les chiffres, toutes les statistiques, toutes les fois qu'on se fait refuser quelque chose j'ai de la difficulté à croire qu'on va réussir.

Tu disais Michèle que tu te sentais à peu près sans pays, pis si t'avais un pays à nommer ça serait le nord. Comment vous ressentez ça vous?

G.M. Actuellement moi sûrement je me sens chez nous dans le nord parce que j'ai vécu, ça fait cinquante ans que je vis dans le nord, m'en aller dans Québec, ça serait plus chez nous maintenant.

Etes-vous d'accord avec ce que Michèle racontait tantôt?

Bin elle, elle est jeune, c'est pas la même chose, elle est jeune, elle a sa vie en avant d'elle. Moi à mon âge, pourquoi? Rendu à mon âge, je trouve que je suis aussi bien de rachever ma vie ici. Moi je m'en irais dans Québec, qu'est-ce que je ferais de mieux? ma famille est toute ici, mes enfants sont toutes ici. Moi m'en irais dans Québec, mes frères et soeurs, c'est plus la même, j'ai pas vécu avec ma famille Gagnon, parce que j'ai toujours été ici.

Vous sentez-vous ontarienne?

Bin c'est-à-dire pas comme vous autres, parce que je sais pas l'anglais comme vous autres. Je me sens toujours plus chez nous ici que dans Québec actuellement. On s'habitue, malgré nos offenses, faut accepter.

Mais toi t'as des enfants Michèle?

Oui, j'ai deux enfants, une fille pis un garçon. Par secousses, j'ai vraiment le goût de m'en aller au Québec parce que je me dis, si moi ça prendrait peut-être du temps à m'habituer au Québec, si je m'en allais là quand ils étaient suffisamment jeunes, eux-autres ils seraient québécois. Pour moi, je sais qu'on dit que la philosophie c'est d'avoir des enfants pour eux-autres mêmes hein, qu'on a pas d'intérêts personnels à avoir des enfants, mais je pense que ça c'est un idéal qui est très beau mais en réalité on a des enfants pour nous-autres mêmes aussi.

C'est pour le prolongement de soi.

Oui. Pour moi mes enfants c'est ma continuité, comme moi je continue ce qui est venu avant moi. Si mes enfants restent ici, c'est possible qu'ils demeurent français mais l'impression que j'ai c'est beaucoup plus que ça va être une nouvelle culture; y a déjà des gens ici que tu leur demandes de quelle nationalité es-tu pis ils vont dire je suis bilingue.

Qu'est-ce que ça veut dire?

Qu'est-ce que ça veut dire, je sais pas moi, parce que pour moi bilingue c'est une habilité, c'est pas une nationalité mais de plus en plus y a des gens qui s'identifient au concept de

bilingue comme étant une culture alors que pour moi c'en est pas une. Qu'est-ce que ça va devenir là, qu'est-ce que mes enfants vont devenir, j'ai l'impression que c'est une société en transition vers d'autres choses, ça sera plus la société de mes grands-parents là, où y avait les canayens pis y avait les autres. Pis canadiens c'était les canadiens-français, y avait pas d'autres choses que ça. Qu'est-ce que mes enfants vont devenir, qu'est-ce qu'ils vont être, quelle culture ils vont vivre, j'ai aucune façon de le prévoir. Demeuré au Québec là, bin pour moi là mes enfants continueraient là ce qui a été commencé v'là 300 ans pis 400 ans, y avait une continuité qui me rendrait heureuse; mais ici dans le nord de l'Ontario, parce que ce que mes grand-parents sont venus faire ici c'était la continuation, prolonger le Québec là, c'était le rêve du peuple canadien-français, du peuple canayen, de prendre possession de cette terre qui était la leur pis d'en faire ce qu'ils voulaient que ça soit. Je suis pas sûre que mes enfants vont continuer ce rêve-là, vont continuer c'te pays-là. Pis c'est beau le nord de l'Ontario mais c'est Toronto qui contrôle, c'est Toronto qui prend les décisions, que ce soit une décision là au sujet de, du zonage là dans les villages, que tu peux pas

G.M. Moi je suis pas d'accord avec toi pour que tes enfants vivent dans le Québec.

M.T. Je suis pas là hein, je suis encore ici.

G.M. Quand bien même. Moi j'ai trouvez que pour mes enfants, j'ai été mieux de les élever ici dans la province d'Ontario que dans province de Québec, pour l'instruction pis pour toute. C'est bin pour dire hein. Parce que y auraient jamais voulu s'en retourner dans province de Québec. Jamais.

M.T. Mais moi, si mes enfants étaient élevés dans la même culture que vos enfants ont été élevés pis que moi j'ai été élevée.

J'ai restée à ~~Moanbyen~~ c'est 90% francophone à ~~Moanbeeu~~ pis c'était plus que ça quand j'étais là; j'avais 15 ans avant de m'apercevoir que les français étaient minoritaires en Ontario, moi je pensais que partout en Ontario c'était français comme à ~~Moanbeeu~~.

G.M. Bin non.

M.T. Bin non, je te crois, c'est sûr que c'est pas comme ça. Mes enfants ça sera pas la même chose. Mon fils allait à l'école l'année passée dans une classe de pré-maternelle où y avait 19 enfants, y avait seulement 3 enfants qui étaient de 2 parents francophones, les autres étaient de parents mixtes ou de 2 parents anglophones, pis ils savaient pas un mot de français. Mon fils qui savait pas un mot d'anglais quand il a commencé la pré-maternelle, y a sorti de là il parle très bien l'anglais, pis les petits anglophones eux-autres y ont pas appris à parler français, malheureusement. Ca c'est dans une école française.

G.M. Mais les anglais ils veulent pas apprendre le français.

Pourquoi ça?

Ah. C'est têtù un anglais. Quand bien même qu'un canadien-français, d'après moi là, sait très bien son français, bin souvent vous allez lui parler pis il va vous répondre en anglais. Ah ça arrive souvent ça.

Pourquoi ça?

Bin il pense que savoir parler l'anglais c'est

M.T. C'est mon oncle Edmond. He speaks english.

G.M. He speaks english, oui.

La chanson de Jean Lapointe?

M.T. Oui oui. La chanson de Jean Lapointe, c'est ça, c'est les canadiens-français québécois qui sont venus restés ici, pour qui parler anglais c'était prestigieux, I speak english faster than you. Surtout quand y était rond là.

G.M. Ensuite, si vous parlez pas les deux langues dans l'Ontario, vous avez de la misère à vous placer. Très important, faut que vous sachiez les deux langues.

Savez-vous y a une affaire que je comprend pas l'à-dedans, ça fait des années que j'entend ça, me faire dire que les gens au Haut-Canada c'est des gens qui vivent égaux, le français est aussi bon que l'anglais. Or, dans la réalité, je m'aperçois que jamais les anglais apprennent le français, ici c'est très rare qu'on le voit, et que les français eux sont obligés d'apprendre l'anglais. Ils sont égaux ou ils sont pas égaux?

Y en a beaucoup qui le savent le français les anglâs, vous savez, mais ils le parleront pas, ils parleront pas le français.

Mais répondez à ma question: les francophones et les anglophones en Ontario ils sont-tu égaux comme citoyens?

Pour apprendre l'anglais?

Non, non. Comme personne, y ont-tu le droit aux mêmes choses, ils sont-tu respectés pour les mêmes raisons, d'après vous?

Oui. Pas toujours.

M.T. L'anglais qui parle juste l'anglais, il va-tu avoir de la difficulté à se trouver du travail?

G.M. Oui. Il va toute bin avoir moins de difficulté qu'un français, qu'un canadien français, parce que c'est plus anglais que français.

Donc c'est pas égal, égal?

Non. C'est pas half and half.

Je vous pose la question parce que j'entends souvent l'autre version mais je la vérifie jamais dans les faits.

M.T. Ah bin moi en tous cas: c'est pas égal. C'est pas vrai. D'ailleurs pour moi, si le Québec votait oui au référendum, c'est peut-être la seule chance qu'on a comme francophone hors Québec; on peut la perdre, mais pour moi y a juste une chose que les anglais vont comprendre, ça va être une réponse claire et définitive pis ça va être le seul temps qu'ils vont être prêts à négocier. Ça se peut qu'on perde toute, j'veux dire, ça se peut que les anglais décident: bin si vous voulez vivre en français, allez vivre au Québec. Mais c'est possible aussi qu'à ce moment-là ils soient prêts à négocier. De toutes façons, ça fait des années qu'on leur demande toutes sortes de choses, puis, ça nous prend des années, ça nous prend toutes nos ressources humaines, financières, pour obtenir nos droits, pis ensuite on l'a mais y est trop tard, pis il faut toujours recommencer. Moi, bin c'est mon travail ..., on me dit que je suis fanatique pis je suis sûrement obsédée, mais on s'est battu des années de temps pour avoir des écoles secondaires françaises, ça pris toutes les ressources de la communauté franco-ontarienne pour les obtemir. Quand on les a obtenues, c'était le gouvernement qui nous faisait un cadeau. La loi dit pas vous devez construire des écoles françaises, ils disent vous pouvez construire des écoles françaises.

Or, si le conseil scolaire décide que non y en construit pas, y en construiront pas. C'qui arrive aussi, c'est que dans certaines régions, par exemple à Hurst, quand y ont mis sur pied des écoles secondaires françaises, à Hurst là y a plus de français que d'anglais, y étaient pas pour laisser ça comme ça; y aurais eu un conseil scolaire où t'aurais eu 8 français pis 2 anglais. Alors là y ont mis un petit paragraphe en bas du règlement, de la loi, pis y ont dit: dans les situations où, parce que le nombre, bin pour commencer dans la loi ontarienne c'est jamais

...

G.M. ...pis y a bin des pères qui vont venir de l'étranger, pis je vas jaser hein. Ils me disent Madame venez vous du Lac St-Jean? Des fois je leur dis non.

M.T. Ils y croient pas? Après ça elle dit: j'm'en vas laver mes vaisseaux(?)

G.M. Non. Y a certaines expressions qu'on reste toujours.

Qu'est-ce que vous voulez dire? Les gens vous reconnaissent?

Ils reconnaissent que je viens du Lac St-Jean par mon langage. Mais pourtant je l'ai bin amélioré.

C'était pas beau?

Bin, y a certaines expressions qu'ils vont dire dans Lac St-Jean qu'on dit pas ici. Comme ils vont dire par exemple, un habit d'homme: un capot. Ça s'écrit pas capot, ça se dit non plus. Tsé moi je trouve ça tsé, non. Non, non. Parce que moi je vis avec du monde là, ils parlent très bien l'anglais, mais ils parlent le français, le beau français.

Vous trouvez que le français du Lac St-Jean est pas beau?

Ah bin y a certaines expressions, certainement que c'est pas, voyons donc. Mais quand je vas chez nous, je les écoute parler là.

M.T. C'est peut-être pas le parler du Lac St-Jean comme le joual.

G.M. Ouais. Non, non, moi je sais bin que je me suis bin améliorée depuis que je suis là.

Michèle, on parlait d'un petit paragraphe tantôt. Tu disais qu'à Hurst, ils se sont rendus compte que la majorité était francophone. Or, dans la loi?

M.T. Bon, dans la loi, ils parlent pas de francophones pis anglophones. Ils parlent des écoles séparées pis des écoles publiques. Les écoles publiques c'est les anglais pis les écoles séparées c'est des français. Alors là y ont ajouté un paragraphe disant que: dans les régions où y avait pas un minimum de 4 personnes du secteur public, selon la proportion de la population, la loi garantissait 4 personnes. Alors dans les régions comme Hurst, ça veut dire que sur le conseil scolaire t'as 6 représentants du secteur séparé, donc 6 francophones, puis 4 du secteur public donc 4 anglophones. Ca c'est pas en proportion de la population. C'est la même chose dans la région de Prescott-Russell dans l'est de l'Ontario. Alors ils se sont arrangés. Y a pas d'autres endroits où ils ont dit: bin où y aura pas un représentant des écoles séparées parce que y a pas suffisamment de gens des écoles séparées là, y ont pas garanti des représentants francophones ou des écoles séparées sur les conseils; pas plus loin en tous cas que la proportion

de la population le justifiait, pas en plus grand nombre. Par contre, pour les anglophones, pour les écoles publiques, pis ça c'est juste une autre façon de parler des anglais, c'est garanti dans les régions où ils sont minoritaires. Y ont justifié ça en disant: bin parce que les ceux qui sont élus pour les écoles publiques vont être obligés d'administrer les écoles élémentaires si y en a juste seulement un ou deux ils pourront pas le faire tous seuls. Ensuite, quand nous autres on leur demande, parce que y a toutes sortes d'anomalies dans le système d'éducation en Ontario, pis on leur demande pour des conseils scolaires francophones pour administrer les écoles francophones, ils nous disent: y a pas de problèmes avec le système, on le change pas, débrouillez-vous avec la façon qu'il est établi. Alors c'est deux poids et deux mesures. Quand c'est les francophones qui disent: on peut jamais prendre une décision pour nos écoles françaises parce que on est toujours minoritaires sur le conseil, pis on est un ou deux sur seize ou sur vingt, ah bin c'est ça vois-tu, la démocratie: une ~~pers~~ personne, un vote; vous élisez un représentant, deux représentants; vous avez votre droit de parole sur le conseil, c'est `a vous-autres de les convaincre c'est votre problème. Mais quand c'est arrivé pour les anglais, ils leur ont garanti au moins 4 représentants. Or, c'est toujours comme ça, deux poids, deux mesures.

Toi tu trouves que c'est pas égal?

Non, c'est pas égal. Je le sais, Monsieur Davis il m'écrit des lettres pis il me dit: vous êtes seulement 16% de la population de l'Ontario, pas plus fondateur. On est pas vraiment considéré comme un peuple fondateur. Pour eux-autres on est un autre groupe dans le multi-culturalisme. J'ai rien contre les autres cultures, mais nous-autres on s'est battu pendant 300 ans pour avoir ce qu'on a. Quand ils se seront battu pendant 300 ans pour avoir ce qu'ils veulent, ils l'aurent

mérité. Pis tout ce qu'on obtient, ils nous disent toujours que c'est un privilège qu'ils nous ont accordé. Parce que les droits là, ça ne se donne pas, ça se prend. Pis même quand on réussit à les prendre, ils prétendent qu'ils nous les ont donnés. Ça marche pas ça. C'est pas notre pays. Quand on va pouvoir prendre nos droits pis que y aura plus personne qui pourra nous les enlever, bin ça sera notre pays. Je le vis comme française dans le nord de l'Ontario mais je le vis aussi comme quelqu'un du nord, parce que les décisions qui nous concernent sont prises par des gens de l'extérieur, parce qu'on est une faible population, on a presque rien à dire de ce qui se fait ici. Le gouvernement Davis avait promis de reboiser le nord de l'Ontario, parce que si on a pas d'arbres on pourra pas vivre, pis là l'année passée après avoir été aculé au mur par le parti NPD, y ont été obligés d'admettre que: oui c'est vrai qui aurait pas fait le reboisement comme y avait promis. Là maintenant ils donnent des contrats aux compagnies, aux grosses industries là, pour faire le reboisement à leur place. Mais ça fait des années qu'ils le font pas comme y étaient supposés le faire. Pis ici, ça prend 40 ans, 50 ans un arbre à pousser. Tu peux pas te permettre de perdre 5 ans, 10 ans de reboisement. Pis si y en a plus de bois ici un jour, bin y aura plus de place pour nous-autres.

C'est ce que vous pensez aussi?

G.M. Ça va être une ville fantôme. C'est certain.

Pour en revenir à la mentalité du nord ici, on a cru remarquer nous-autres que quand même s'était conservé, ça avait été amené probablement de la région du Lac St-Jean, le goût pis le plaisir de faire de la musique pis de chanter. C'est-tu vrai que c'est dans là mentalité des gens du nord?

M.T. Ah je pense que oui. Moi malheureusement j'ai pas de voix, pas d'oreille. Mais c'est beaucoup, c'est très fort. Pis, cette semaine j'ai été à un spectacle, pis y avait trois petites filles de 15, 16 ans qui se sont achetées des musiques `a bouche, ils veulent aller voir des vieux pour leur demander de leur apprendre à jouer des vieilles chansons, pis elles se cherchent un violon parce qu'elles veulent apprendre à être violoneuses.

G.M. Si vous avez ça la musique à bouche, ça se montre pas. Ca faut apprendre ça par nous-autres même. Par rapport d'abord faut avoir de l'oreille pis faut faire la note, comme je t'en disais. Tu peux pas faire, avec le souffle, jouer de la musique, voyons donc.

Est-ce que y a des chansons qui ont été apportées du Lac St-Jean pis de ces régions-là lorsque les gens se sont installés par ici?

Bin moi, les chansons que j'ai apprises au Lac St-Jean sont toutes de mes parents. A part de ça ici ils s'en chante beaucoup, mais moi les ceuses que je sais, je les savais jeune.

Ca venait du Lac St-Jean?

Ah oui.

Y en a pas une que vous m'avez chantée l'autre fois? Le festin de campagne.

Ils me l'ont faite chanter dimanche soir. Ca c'était de mon père ça. Mon père chantait ça, j'étais toute p'tite

Voulez-vous la chanter?

...

... de ces vieilles chansons-là qui avaient été apportées ici.

Non mais, non, non, je pogne pas, là je jase là.

-MUSIQUE-

Ca c'est vieux ça. J'étais toute p'tite.

Comment y appelait ça votre père?

Le caribou. Ca va-tu paraître à télévision ça ma chanson?
J'aurais jamais dû. Je pars?

-CHANSON-

G.M. Et si on a fait un festin
Un festin de campagne
Là j'invitais tous mes voisins
Et les parents de nos femmes
Moi je chantais tout le monde criait
Et si pan pan du fun il y en avait
Y en avait pour tout le monde (bis)

Mais quand ça vient sur le minuit
A fallu décorer des tables
Avec des bouquets de pissenlits
Aussi des roses de rhubarbe
Moi je chantais tout le monde criait
Et si pan pan du fun il y en avait
Y en avait pour tout le monde (bis)

On fit rôtir un poulet
Le coq avec sa plume
On fit une poutine au gravois
Et pis de la soupe aux prunes
Moi je ...